

# Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10<sup>e</sup>)  
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN  
123, rue Montmartre, Paris (2<sup>e</sup>)

## ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Un an... 120 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 60 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 30 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## Ce gros malin d'Herriot

Pour mieux situer le sujet, revenons un peu en arrière, à l'époque bénie de l'avènement joyeux à la tête de la monarchie républicaine — ou de la république monarchique, comme on voudra — de celui que Séverine appela Lyon-nais-le-Juste. Enfin la France aimée des divinités éternelles avait le monarque qu'elle méritait, elle tenait son Herriot. L'enthousiasme de ces bons électeurs ne connaissait plus de bornes. On allait voir ce qu'on allait voir avec la triomphale majorité du 11 mai, radicaux et socialistes ne formant qu'une seule âme, qu'un seul corps prêt à tous les assauts, à toutes les actions généreuses. L'âge d'or allait commencer. L'ère nouvelle s'ouvrait.

Il m'arriva vers cette époque d'émettre mon opinion sur « l'homme qui fume la pipe » devant des personnes qui, pour n'être pas des bourgeois, n'en sont pas moins la plus ridicule caricature, bref des électeurs et c'est tout dire. Ah ! quel sacrilège n'avais-je pas commis ! Oser douter d'un homme qui a retourné comme un gant la ville de Lyon, qu'est-ce qu'il te faut ? me fut-il répondu avec dévotion. La conclusion était qu'il fallait laisser au si valeureux conseiller municipal Herriot toute faculté d'utiliser ses talents et la France serait gouvernée comme nul autre Etat.

Les mois ont passé et la réalité implacable est là qui nous montre une situation désespérée : à tous les points de vue. Le dégonflage du bonhomme a été complet, de telle sorte que beaucoup même de ceux qui l'ont soutenu, croyant aux déclarations démagogiques, se retirent assez honteux du rôle ridicule qu'ils ont joué. On a pu lire ces lignes de Gouttenoire de Toury après le fameux discours d'agression contre l'Allemagne : « Je défendais le ministère Herriot comme un moine malade. Après les discours du président du Conseil, je le combattais comme un plus dangereux qu'un ministre franchement nationaliste. Avec un Poincaré, on savait à qui l'on avait affaire. Herriot a prononcé hier un discours dont la démagogie chauvine atteint celle d'un Poincaré ou d'un André Lefèvre. Camouflé en démocrate, ami de la justice internationale, il se révèle plus dangereux qu'un nationaliste avéré ».

En effet, ce discours d'Herriot mérite toute notre attention, parce que nous sommes avertis que tout en prêchant la paix, on prépare activement la guerre. On peut s'en rendre compte à mille petits détails, que nous vivons dans une atmosphère de bataille et que d'un jour à l'autre nous serons rejetés dans la tourmente.

Mais passons à la question de l'amnistie. Qu'a-t-elle été, cette amnistie ? Moins qu'un semblant, une velleité. On a eu l'idée d'en faire une, l'intention y était, mais c'est tout. Il est vrai qu'il y a eu des discours, c'est déjà ça. Quant à passer aux actes, c'est une autre affaire. Les malheureux qui attendaient un peu de justice sont cruellement déçus. Les maîtres actuels sont en réalité la dernière expression de la pire des réactions, celle qui fait un culte de l'autorité, tout en parlant de liberté. La démagogie a trouvé en eux ses meilleurs interprètes. Ils font du mal aux gens en leur interdisant « c'est pour votre bien » tout comme au moyen âge on brûlait les hérétiques en leur disant « c'est pour sauver votre âme ». On se laisse prendre aux mots et le mensonge comme institution d'Etat est plus que jamais à l'ordre du jour.

Pour en revenir à Herriot particulièrement ses manifestations seraient risibles si elles ne comportaient tant de tragique. Sa dernière en date se rapportant aux crédits pour les pensions vaut qu'on la relève et c'est ce qui me fait intituler cet article : Ce gros malin d'Herriot, parce qu'il n'est pas possible à un singe d'être plus malin. Pressé d'accorder satisfaction aux revendications des mutilés à la Chambre, il a mis sa main sur son cœur, a roulé des yeux de merlan frit et a déclaré patriotiquement : « Je m'adresse à vous mutilés. Aidez-nous et consentez ce dernier sacrifice pour sauver la France. » N'avais-je pas raison de dire que c'est malin ? Bien entendu, ce dernier sacrifice c'est, pour les mutilés, de renoncer à obtenir satisfaction pour le relèvement des pensions ; c'est pour ceux d'entre eux à qui on a retiré leur pension sous d'infinies prétextes de ne plus la réclamer ; en un mot, c'est de les laisser se partager le gâteau sans les importuner.

Qu'on se rappelle également le fameux discours du 11 novembre dernier de

tous les écolopés allant pleurer dans le gilet d'Herriot leur pitoyable misère. Et lui, de les embrasser, de les choyer, de les endormir ! Qu'ils étaient heureux, ces braves gens ! Herriot les avait embarrassés, pensez donc ! Le lendemain je demandais à un mutilé s'il n'avait pas été de la la folle embrassade et résolument, il me répondit : « S'il croit nous la faire au sentiment, il se trompe ; nous la connaissons, autant que lui ».

C'est au plus malin, quoi ! A la prochaine, maître Herriot !

PETROLI.

## LE FAIT DU JOUR

### Dis-moi qui tu hantes...

...et je te dirai qui tu es.

Gageons que notre charmante et sympathique consœur l'Humanité ne mettra pas en relief la tuile qui lui tombe dessus.

Vous vous rappelez qu'il y a quelques mois, à propos de l'offensive d'Abd-el-Krim contre les Espagnols, le parti communiste prit fait et cause pour ce personnage. Semard lui-même, au nom du parti, lui envoya un télégramme de félicitations.

Pauvre Semard, pauvre P. C., je vous enverrais bien une lettre de condoléances, pour l'énorme gaffe commise par votre diplomatie.

En effet, le Chicago Tribune, dans un article dont on verra les extraits en troisième page, publie les déclarations d'Abd-el-Krim.

« Quand la paix sera établie, nous nous proposons de maintenir notre forme actuelle de gouvernement ; nous gouvernerons par le moyen de ce que vous appelez une monarchie absolue, car il a été démontré que cette forme de gouvernement est la meilleure pour notre peuple ».

Il va bien, l'alté et l'ami des communistes ! Pour que ceux-ci aient besoin de lier parti avec de tels tyrans, il faut vraiment que leur politique manque de toute base morale. Que leur importe que celui avec qui ils veulent opérer de concert soit le plus atroce des réactionnaires, le plus immoral des gouvernants, cherche même à devenir un monarque absolu ? Pourquoi qu'il favorise leur diplomatie, ils s'allient avec lui.

Les bolchevistes sont parfaitement capables de s'allier avec un tsar quelconque.

Au fond, il n'y a rien là qui nous étonne. Monarchie absolue ou dictature dite du prolétariat, y a-t-il vraiment de la différence ? L'une et l'autre disent qu'il faut des gens à poigne en haut parce que le peuple n'est pas mûr pour la liberté.

Semard, n'oubliez pas d'envoyer un second télégramme de félicitations à ton père Abd-el-Krim... et de lui offrir votre communion d'idées.

Et si, quand il sera définitivement au pouvoir, il fait massacrer les malheureux qui se révolteront, un troisième télégramme de félicitations sera tout à fait de circonstance.

## POUR BOUVET

Compagnons anarchistes, vous vous souvenez tous de ce jeune camarade qui, un 14 juillet, tira quelques coups de revolver contre la voiture présidentielle de Poincaré, pour protester contre la répression et les désirs guerriers des politiciens.

Notre camarade, condamné à de longues années de prison, fut libéré il y a quelques jours.

Mais dans quel état on nous le rend, alors que malade les juges n'avaient pas hésité à le jeter dans une froide cellule de prison. Aujourd'hui notre ami revient parmi nous dans un état de dépression physique tel qu'il a tout un côté de paralysé.

Si les goliards de la III<sup>e</sup> République ont fait endurer tant de souffrances à notre jeune camarade, les amis anarchistes montreront à tous ces chacals qu'ils ont soin d'un des leurs qui fut maltraité de façon ignoble.

Pour Gustave Bouvet, malade, nous apporterons tous notre petite aide financière, pour lui permettre de reprendre des forces.

Pour Gustave Bouvet, vous enverrez tous vos souscriptions à Maurice Quélier, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10<sup>e</sup>). Utilisez le chèque postal 688-18.

## Doumergue parrain

Chacun sait que Doumergue Gaston est un radical, par conséquent libre-penseur, anticlérical, etc...

Mais depuis qu'il est le premier citoyen de France, il se rapproche du bénitier et du goupillon.

C'est ainsi qu'il est devenu le parrain du dixième gosse de la famille Boyer, de Voinsles, près Coulommiers. Le baptême a eu lieu hier ; Doumergue s'est fait représenter par le maire du pays.

Domage, car on aurait bien voulu voir la tête du président de la République tenant dans ses bras un mioche et faisant des singeries dans l'église.

Les curés rigolent en dedans d'eux-mêmes quand ils entendent causer de ces farouches ennemis de la religion.

## "Droit de tuer"

Une jeune femme a vu son compagnon aimé atrocement souffrir dans une agonie épouvantable. Celui-ci, maintes fois, l'a suppliée de lui épargner une agonie épouvantable. Il lui a demandé de l'achever d'un coup de revolver. Longtemps, elle a résisté aux supplications du moribond. Et puis, un jour elle a eu pitié ; elle a tué.

Voici un cas très précis qui ne comportait aucun jugement. Les faits ne regardaient que les deux acteurs du drame volontaire : Jean Zysowski et Stanislaw Uminka.

Il n'y avait rien de mal, rien de bien non plus, une décision tout simplement.

Mais la société, la loi, les tribunaux, la presse sont intervenus. Un procès fut monté. Une question de droit se posait.

Et c'est ainsi qu'au lendemain de l'acquiescement de Mlle Uminka, le « Journal » pouvait écrire en manchette : « A-t-on le droit de tuer pour abréger les souffrances d'un mourant ? — Oui, répondent les jurés ».

Voici donc un précédent légal ; une véritable jurisprudence s'établit pour tous ceux qui agissent à la manière de la jeune polonaise.

Et, comme toujours, voici la loi encourageant le crime, les tribunaux et l'appareil judiciaire appelant les délits.

Demain, un homme tuera une femme pour des motifs tout différents : n'importe, il invoquera l'héroïque prétexte. Demain, une femme se débarrassera d'un malade encombrant, elle s'assimilera à Stanislaw Uminka. Tous se réclameront du droit de tuer par pitié.

Mais comment les Cours d'assises accueilleraient-elles tous ces imitateurs de la femme dont le meurtre vient d'être ainsi légalisé ?

S'il ne s'agit plus d'une « femme du monde », d'une « artiste estimée », etc., si c'est une pauvre femme du peuple qui comparait devant le président Mouton et l'avocat général Donat-Guigne, — une malheureuse qui, par pitié elle aussi, a renoncé à donner le jour à des êtres condamnés à la misère — est-ce que les magistrats auront autant de prévenance pour recommander aux jurés de proclamer le droit d'éviter des existences pleines de souffrances et pour acquiescer les pitoyables avortements ? Nous le souhaitons de tout notre cœur.

## L'atroce épilogue de la tragédie de Pampelune

Parmi les faits divers de certains journaux du 5 février, nous avons appris que les frères Comi, qui, on se le rappelle, furent condamnés à mort par le tribunal de guerre de Madrid en annulant de cette façon le verdict d'innocence émis par le tribunal militaire de Vera, dont les juges payèrent d'arrêts de forteresse leur impartialité, furent jugés le matin du 3 février.

A Gil, Sautillan, Martin, Montego, Laciés, on doit aujourd'hui ajouter les deux frères Comi. Le bourreau espagnol a pu garrotter tranquillement sept camarades sans que dans ce monde, soi-disant civilisé se soit élevé une seule voix de protestation contre un si abominable crime politique.

L'insurrection de Pampelune a eu son douloureux épilogue : sept garrotés.

Nous n'élevons plus notre cri de protestation qui pourrait être couvert de dérision. Nous prétendons seulement que les camarades espagnols, si prompts à l'enthousiasme romantique, si nobles, si idéalistes, puissent tirer de la douloureuse tragédie de Pampelune les enseignements pour l'avenir.

Que pouvaient faire soixante ou soixante-dix compagnons, parmi lesquels se cachaient certainement des émissaires du Directoire, afin de frapper les plus ardents et d'étouffer dans le sang une noble tentative de révolte ? Pouvaient-ils renverser le Directoire sans le concours spontané du peuple ?

L'Espagne est, comme l'Italie, le pays classique de la réaction, par le fait que le peuple est encore loin de la vie politique du pays.

La tragédie de Pampelune, l'épilogue douloureux qui s'en est suivi, doivent donner aux camarades espagnols les nouveaux éléments de la tactique anarchiste. Mais où sont aujourd'hui les grandes masses d'adhérents ? Dans la lutte, douloureuse et triste constatation, il ne reste que les anarchistes et les syndicalistes qui n'ont pas fait du syndicalisme une profession lucrative. Les autres sont opportunistes : quand le temps est favorable, ils sont avec nous, autrement ils se tournent contre nous.

Réalité cruelle, mais vraie ! Dans cette douloureuse circonstance, les anarchistes n'ont pas fait tout le nécessaire pour arracher au bourreau espagnol la vie des deux autres innocents.

Si, depuis le jour du second assassinat judiciaire de Barcelone — c'est-à-dire le 6 novembre — nous nous étions montrés plus actifs, plus vigilants, peut-être le tribunal de guerre de Madrid n'aurait pas osé nous lancer à la tête une insulte aussi atroce.

L'assassinat des frères Comi peut être attribué à notre peu de zèle, avouons-le, à notre manque de vigilance.

Veillons sur les autres camarades qui sont en prison, en exigeant leur immédiate mise en liberté. Les camarades espagnols ont le devoir de nous informer scrupuleusement.

L'indifférence a encore sacrifié deux compagnons.

Que cela soit un avertissement pour l'avenir.

VIOLE.

## Les porteurs de bagages dans les gares

Le public croit généralement que les porteurs de bagages des gares parisiennes sont des agents rémunérés par les réseaux, et que les pourboires qu'ils reçoivent des voyageurs ne sont pour eux qu'un appoint.

Il n'en est rien. Les porteurs de bagages, ouvriers engagés à la journée, étaient autrefois placés sous la direction des chefs de gare et n'avaient d'autre salaire que leurs pourboires, plus une faible indemnité d'habillement. Depuis quelque temps, le service a été confié à une agence privée, l'agence Thivet.

Celle-ci garde pour elle l'indemnité d'habillement que lui versent les réseaux, et elle fait faire gratuitement aux porteurs de bagages différents travaux de nettoyage pour lesquels elle perçoit une rétribution. Bien plus, elle prélève jusqu'à 60 % des pourboires que donnent bénévolement les voyageurs.

Les porteurs de bagages travaillent jusqu'à douze heures par jour, au mépris de la loi, pour un salaire irrégulier et parfois dérisoire.

La Ligue des Droits de l'Homme a demandé au ministre des Travaux Publics d'ordonner une enquête sur la situation de ces travailleurs.

## Gémier, retour d'Amérique ne fait pas d'éloges sur ce pays

### MAIS IL NE NOUS DIT RIEN DE SACCO ET VANZETTI

Gémier est un très puissant artiste, mais c'est — hélas ! — un personnage officiel de la III<sup>e</sup> République.

Il a donc accepté d'aller en mission, pour le Bloc des Gauches, chez les créanciers américains.

M. Herriot ne veut pas qu'on blague une nation envers laquelle la France, dont il est le premier ministre, a contracté des dettes impayables. Il veut qu'on en fasse des dettes d'honneur. Pour jouer à merveille cette pièce, le directeur de l'Odéon était tout désigné par son talent et sa malice bien connue. On peut douter des affirmations d'un parlementaire. Les politiciens ne ont-ils pas toujours le pantin de la haute banque ? Mais qui pourra se méfier de la parole d'un artiste ? Tout le monde croira cet être désintéressé.

Et voici Gémier, retour d'Amérique, qui donne à « Paris-Soir » des « Réflexions françaises sur nos amis d'outre-Atlantique ». Il commence par s'indigner de ceux qui disent : « Oh ! oh ! nos amis d'Amérique, ils nous tendent la main, mais comme un propriétaire le jour du terme. » Puis il déclare silencieusement : « Songeons que la fidélité de l'Amérique nous est très nécessaire. Le destin historique de la France est d'être menacé par des invasions parties de l'Est... L'Amérique est déjà venue à notre secours... Elle doit être, à l'avenir, le contrepoids de nos ennemis ».

Gémier affirme : « L'Américain est simple et bon. » Et l'Américain dont il parle, c'est l'homme d'affaires, celui dont il dit qu'il est, en Amérique, « de premier ordre, tout en conservant son honnêteté native ».

Gémier a été en Amérique. Il en a rapporté de bonnes nouvelles sur l'homme d'affaire. Mais il a omis de s'enquérir, là-bas, du sort de Sacco et de Vanzetti, victimes de ces hommes d'affaires dont il vante « l'honnêteté native ».

L'omission est-elle involontaire, monsieur Gémier ?

## Raffin-Dugens avait touché 5.000 francs

### LEUR DESINTERESSEMENT

Au cours des séances de la Commission d'enquête sur les fonds électoraux, M. Mistral, député socialiste de l'Isère, avait signalé que son ancien collègue de l'Isère, Raffin-Dugens, avait touché un chèque de 5.000 francs.

La Fédération communiste de l'Isère, saisie hier de l'incident, a décidé l'exclusion de Raffin-Dugens.

Voici un exemple de désintéressement des parlementaires... Et cependant, Raffin-Dugens n'était pas le plus antipathique de politiciens. On se rappelle que pendant la guerre, il fut un des rares, avec Brizon et Alexandre Blanc, à protester contre le jusqu'aboutisme de ses collègues du Palais-Bourbon.

Mais on ne peut rester pur dans un milieu de pourriture...

## La situation à la Guadeloupe

Le ministère des colonies communique par les agences la note suivante :

« Ainsi que le laissent prévoir les derniers renseignements parvenus de la Guadeloupe, le conflit qui avait éclaté entre usiniers et petits planteurs paraît arrivé à sa fin. Il n'est signalé aucun incident nouveau et un arrangement serait sur le point d'être conclu. »

Cela est le son de cloche officiel.

On n'a d'ailleurs aucune nouvelle sur quoi on puisse compter.

Mais il ne faut pas s'y fier.

## L'Armée

L'armée a toujours été et sera toujours un instrument de meurtre ou de provocation au meurtre.

Un gouvernement qui possède une armée puissante et organisée, ne peut pas, pour le motif ci-dessus, se dire gouvernement pacifiste.

Donnant à des hommes venus au monde avec l'esprit criminel, car il est indéniable que ceux qui consacrent leur vie au service de l'école du crime sont à classer parmi cette catégorie, reconnue par la science, de criminels nés, les moyens de développer cet esprit, il est impossible de croire que ces hommes attendront patiemment l'attaque d'un adversaire pour déployer leur talent.

Il est bien difficile de s'imaginer un général qui n'aurait pas l'espoir d'accrocher sur sa poitrine ces ordres qu'on appelle des décorations.

Les gouvernements, sachant que cette armée est la base sur laquelle ils reposent, ne peuvent que la soutenir, car si cette base s'effondrait, ils risqueraient fort de s'écrouler eux aussi.

Pour maintenir cette armée ils évoquent tous le même motif : l'agression du pays voisin suspendue au-dessus de leurs têtes, et la nécessité de faire face demain à l'invasion des barbares d'à-côté. Pour nous, ces barbares sont les Allemands ; pour les Allemands, ce sont les Français, etc. Il est cependant simple de se rendre compte, en comparant les travaux scientifiques ou artistiques, que la civilisation est, au même degré de chaque côté de la frontière, et qu'il n'y a pas plus de barbare en Allemagne qu'en France ; ou s'il y en a quelques-uns — les officiers allemands — nous n'avons rien à leur dire, puisque nous avons les nôtres — les officiers français.

Le remède n'est pas de supprimer tel barbare plutôt que tel autre, c'est de les supprimer tous, quels que soit leur nom ou leur couleur.

L'histoire nous apprend qu'autrefois les armées payées qui étaient en somme des associations de bandits, les dignes ancêtres d'ailleurs de nos officiers d'aujourd'hui, n'ayant pas de guerre à faire, passaient leur temps à piller les campagnes.

Voulant tout de suite répondre à ceux qui voudraient prétendre que la belle armée de la troisième république n'a rien de comparable avec les brigands du temps de Duguesclin, je vais prendre deux exemples pour appuyer mes dires qui vont expliquer mieux que des phrases :

Le premier c'est le scandale de l'occupation en Allemagne.

Tous ceux qui ont vécu dans les pays occupés connaissent la conduite de nos soldats dans ces pays. Je ne veux pas accuser ici nos soldats, ils ont subi l'influence de la caserne, lieu de débauche, et si cette caserne ne les avait pas poussés à l'altruisme et au vice, ils ne se conduiraient certainement pas comme ils le font. Non, ceux que j'accuse ce sont les officiers et le gouvernement qui tolère que les troupes françaises aillent là-bas envenimer la haine que les nationalistes allemands avaient déjà commencée à semer dans les esprits ; et cette haine deviendra si grande, qu'une bonne partie du peuple rhénan acceptera avec plaisir une nouvelle guerre où elle pourra assouvir sa vengeance.

Le second exemple que je citerai, c'est celui du Maroc. Nous avons vu ce débat à la Chambre, où notre beau gouvernement pacifiste a donné son approbation de cette occupation honteuse faite pour amener sur nous la haine des Marocains dont on occupe les territoires. Et on a vu, à ce débat, le général Nollet passer de la pomnade, — il faut bien se soutenir entre malheureux —, à ce grand assassin qui est le maréchal Lyautey, assassin qui ne rêve qu'une petite guerre contre le Rif, où il pourrait gagner encore quelques médailles. Et nous avons vu aussi la grande majorité de la Chambre accepter l'envoi de crédits énormes pour que continue cette occupation qui permet, et n'a d'ailleurs pas d'autres résultats, que quelques capitalistes ou quelques aventuriers fassent leur fortune en rendant esclave le peuple marocain.

Il est fréquent d'entendre des gens parler d'une manière méprisante des pauvres Arabes qui viennent vivre en travaillant, chez nous. Je serais heureux de savoir ce que ces braves gens pensent de notre invasion à nous, là-bas au Maroc, invasion qui n'est pas celle d'ouvriers voulant travailler, mais invasion militaire avec tous les massacres et les atrocités qu'elle nécessite.

Je ne veux pas citer d'autres faits, quoi qu'il en existe beaucoup d'autres pouvant prouver que l'armée est un instrument de meurtre et de provocation au meurtre, et que tant qu'elle existera il y aura des guerres, pour le motif qu'elle-même les provoque.

Monsieur Herriot, vous pouvez construire un temple de la paix, mais nous savons que vous n'êtes qu'un comédien, puisque vous tolérez qu'on allume tout autour des petits feux qui grandiront et finiront par le brûler, ce temple, avant qu'il ne soit achevé.

Mais nous, qui connaissons les vraies causes des guerres, nous devons nous unir, et pour l'empêcher ce monstre qu'on appelle le militarisme de causer des ravages dans le monde, nous refusons à le servir.

Pour le Comité d'action de la Ligue Internationale des Réfractaires.

HENRY



L'IGNOMINIE  
DES « CONSCIENCES » SILENCIEUSES

## Des révolutionnaires, les bolchevistes ? Non ! des mercenaires corrompus

Pour arracher le masque révolutionnaire des communistes et dévoiler leurs turpitudes, nous n'avons pas, comme eux à l'époque, pour démasquer la presse française, les archives russes à notre disposition. Qu'importe ! A défaut de documents Raffalovitch, nous avons, néanmoins, en ce qui concerne les subventions aux journaux (voir le *Libertaire* des 12, 15, 21 et 30 janvier), fait la preuve de nos affirmations. Nous n'avons plus à y revenir.

Restent les hommes. Les « consciences » — les consciences ! — vendues. Et là encore, à défaut de documents Raffalovitch, nous avons ce que nos yeux ont vu, ce que, d'ailleurs, tout le monde a pu voir, ce que chacun a été à même de constater.

Laissons de côté et dédaignons les histoires de villas, de sommes rondelettes placées en banque et autres calamités incontrôlables. Il y aurait peut-être à glaner là-dedans. Sans doute, mais nous n'en avons nul besoin. Contentons-nous de ce que nous savons, de ce que nous avons vu. C'est éduquant au plus haut point...

Dire que nous avons vu des chèques passer du portefeuille d'un émissaire bolcheviste dans les mains d'un militant à acheter ou des roubles authentiques sortir de la bourse d'un agent moscovite pour disparaître dans les « profondes » d'un chômeur professionnel à la recherche d'une position sociale serait mentir. A la vérité, nous n'avons jamais rien vu de semblable.

### L'école du néo-briandisme

Mais, par contre, nous avons vu, ce qui s'appelle vu, d'autres choses, d'un intérêt puissant. Nous avons vu des transformations étonnantes, des métamorphoses effrayantes, si rapides et si totales qu'elles éclipaient — et de loin ! — celles qu'accomplissait en un tournemain le pourtant célèbre et virtuose Frégoli. Et ce spectacle rappelle irrésistiblement la triste époque du briandisme.

Depuis les temps lointains de ses « errements de jeunesse », le renégat Briand a fait école. Son exemple a été profitable à d'aucuns. S'il n'a pas, sans doute, été le premier à traîner dans les milieux révolutionnaires ses savates éculées — et légendaires — et à y sucer de nostalgiques mégalots, en attendant... mieux, il n'a pas, non plus, été le dernier. Il a eu ses émules qui, après lui, ont tiré sur la même corde.

Mais l'illustre renégat avait en plus ce qui manquait toujours à ses pâles imitateurs moscouitaires : le talent et l'allure.

Moins, ses capacités, autant que ses sentiments, le conduisant-elles à l'apogée des honneurs et de la fortune. Ambitionnant d'atteindre à d'identiques sommets, ses piteux continuateurs n'ont pour tout bagage qu'une insigne médiocrité compensable seulement à leur bassesse. C'est assez pour être de piais larbins, insuffisant pour devenir des aigles !

Et leur maître en sclérotasse a surtout eu sur eux l'avantage de la franchise dans la crapulerie, le courage de son attitude. Il sauta carrément par-dessus la barricade pour se retrouver en bonne place dans le camp des maîtres. Tout le monde eut d'emblée à quoi s'en tenir sur le compte de ce mauvais berge. Nos néo-briandistes, pour satisfaire leurs vils appétits, ont eu l'hypocrisie de rester dans le troupeau de la classe ouvrière et d'y figurer les inévitables brebis galeuses.

Ceux-là qui ont repris à leur compte la méthode briandiste, n'ont, toutefois, avec leur devancier fameux, en plus de l'intention, ce que point commun : avoir, comme lui, « baguenaudé » dans les mêmes lieux une « déche » noire symbolisée par des godillots rendant l'âme et ramassés les « clopes »...

Puis, un beau jour, changement à vue ! Coup de baguette magique...

### Quelques échantillons

Nous avons vu celui-ci qui, la veille encore, depuis des semaines et depuis des mois, attendait — sans trop de hâte — le bon « boulot » qui ne venait jamais et que, d'ailleurs, à la vérité, il ne provoquait point, troquer subitement ses « pelures » râpées, son pantalon déchiré laissant voir, par endroits, un caleçon de couleur indéfinissable, son veston aux coudes troués, aux manches élimées — et le route à l'aventure — nous l'avons vu, du jour au lendemain, faire peau neuve, être armé de pied en cap, depuis les derbys jusqu'au « paille » dernier cri en passant par les lunettes à monture d'écaillé, et devenir le plus élégant des gentlemen-riders. Comme par hasard, dès cet instant, de « reconstruire » qu'il était dans le parti socialiste et de syndicaliste folètement révolutionnaire, il se transformait en orthodoxe fervent. Depuis, il a fait son chemin. C'est une des plus opulentes légumes du potage moscouitaire.

Nous avons vu cet autre encore, presque aussi miteux et pouteux que le spécimen ci-dessus et militant de vingt-troisième ordre d'on ne sait trop quelle organisation, afficher d'un seul coup, d'un seul, une élégance plus raffinée, s'il est possible, que celle du « type » qui le précède dans cette petite nomenclature. En même temps qu'il s'élevait de plusieurs échelons dans l'ordre vestimentaire, il atteignait, toujours comme par hasard, à une situation appréciable dans la hiérarchie bolcheviste. Il dépen-sait un zèle aveugle — qui consistait surtout, à défaut de capacités quelconques, à fumer des cigarettes en promenant sous son bras une éternelle serviette de cuir... de Russie — à remplir les délicates et absorbantes fonctions de bras droit d'une éminente grise considérable à l'époque.

Nous avons vu celui-là aussi, malheureux bougre dont l'idéal tenait au fond d'un demi-siècle, muer spontanément ses rêveries lointaines devant un solitaire picotement en une frénésie de bitures effroyables. Du même coup, son syndicalisme révolutionnaire disparaissait aussi rapidement que les « glass » dans son goster déséché, et il devenait une loque inconsciente et titubante à la merci des orthodoxes. Ça n'a guère réussi au pauvre diable ! il en est mort. On a dit que c'était d'épuisement au service de la Révolution. Erreur ! Il s'est tout bonnement saoulé aux frais de celle-ci.

en sacrifiant jusqu'à des heures indues sur l'autel du complot de l'imposante Titine, jadis la plus importante des distrottes du Croissant.

Nous avons vu... Et vous tous, ou presque tous qui lisez ceci, vous avez également vu, nous en sommes certains, des spectacles analogues. Cherchez, fouillez dans vos souvenirs. Contrôlez des dates, rapprochez des circonstances, comparez des faits, interrogez-vous sur des changements d'attitude, démêlez-en les mobiles et vous vous expliquerez bien des choses. Vous pourrez constater, comme tous, ce que nous avons nous-mêmes constaté à maintes reprises. Vous connaîtrez ainsi la raison profonde de telle conversion inexplicable autant que subite ; vous serez fixés sur les motifs ignorés de telle volte-face incompréhensible.

Voyez-les ! Ils sont légion : X., Y. ou Z., hier syndicalistes ou anarchistes, passés avec armes et bagages au communisme. Engouement pour la Révolution ? Non ! Vous pouvez y aller sans crainte : neuf fois sur dix, vous mettrez dans le mille. La corruption bolcheviste a bien passé par là...

(A suivre.)

## Amis lecteurs, abonnez-vous !

### En paraphrasant Esopé

Les canailles ont toujours de bonnes raisons pour justifier les vilaines actions qu'ils commettent au détriment d'autrui. Les excuses ne manquent pas à leur esprit astucieux, et par des paradoxes stupéfiants, ils vous démontrent qu'ils agissent en vue de l'intérêt général. Cela ne va pas sans un préalable bourrage de crânes, tendant à accrédi-ter leurs raisonnements de mauvaise foi. Nous voyons par exemple les patrons déclarer que, sans eux, les ouvriers ne travailleraient pas ; nous entendons les juges et les policiers affirmer qu'ils protègent les honnêtes gens ; le curé vous dit qu'ils vous feront gagner le paradis. Les généraux, avec des airs héroïques, clament qu'ils défendent la patrie en danger. Ces derniers ne peuvent dire évidemment, sous peine de voir les peuples se refuser de servir au régiment, qu'il ont pactisé avec les exploiters de tout acabit ; ils doivent cacher que l'armée qu'ils commandent, au prix de certains avantages et d'une gloire qui flatte leur hypertrophie vanité, est la force sur laquelle s'appuient ceux qui profitent de l'état de chose actuel. Ils ont donc inventé une patrie, en fait inexistant, et s'en vont répétant que par delà les frontières, il y a des mauvais hommes qui lui veulent du mal. Ils évoquent la guerre comme un événement inévitable et insistent sur la nécessité de s'armer, de se préparer minutieusement à sa défense. Ainsi est justifié aux yeux des crédules l'apparente utilité du « glorieux métier de soldat ». Toutes leurs paroles en public sont comme un tocsin lugubre, faisant planer la crainte.

Le général Rondou s'y prend d'une façon très élégante ; il a raffiné, ce délicat, ses goûts sanguinaires et il rime ses boniments aux naïfs. Ce poète du crime se complait, avec délices, à s'imaginer les carnages d'une prochaine dernière guerre. Il en parle déjà, l'impitoyable. Il présidait dimanche le banquet d'une de ces associations destinées à perpétuer l'intéressant « esprit poilu ». Quel bonheur pour lui, nous dit-on, de se retrouver parmi ses hommes qu'il avait tant aimés en les conduisant à la boucherie. Aussi, il laissa parler son cœur (oh ! le cœur d'un général !) S'inspirant, paraît-il, d'une fable d'Esopé, voici les paroles, à quelques mois près : « Les loups avaient conclu la paix avec les brebis, après bien des carnages. Mais un beau jour que les bergers étaient absents, les loups étranglèrent les moutons et brebis, et même les chiens qui, sur leur foi, reposaient sûrement. Cela fut si tôt fait qu'à peine ils le sentirent ; tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa. » Et le général de conclure avec le fabuliste :

Qu'il faut faire aux méchants une guerre continue !

La paix est fort bonne en soi  
L'en conviens : mais de quoi sert-elle  
Avec des ennemis sans foi ?

Donc, n'est-ce pas, nous écarterons pas nos bergers à étoiles et leurs chiens à galons, même si un jour ils nous frappent de leurs houlettes et nous veulent garder dans le troupeau jusqu'à la tondaison ? Et suivons-les quand ils nous mèneront à l'abattoir pour, disent-ils nous éviter la mort par surprise.

Il faut que les hommes aient un crâne bien saturé d'esprit stupidement nationaliste pour écouter sans s'indigner de pareilles insanités. Nous souvenant, comme vous, d'Esopé et de l'histoire très juste des langues, nous dirons que la votre, général Rondou, est bien la pire des choses qui entretiennent par de perfides paroles la haine dans les esprits.

Les méchants, ce sont les gens comme vous, et la guerre continue, c'est à vous que nous la ferons. Nous ne voulons plus être les assassins de nos frères, les ouvriers allemands, trompés eux aussi par des mauvais bergers de votre espèce.

André CAHIER.

## Une erreur judiciaire

La Ligue des Droits de l'Homme vient d'être informée que les poursuites en revision qu'elle a déposées dans les affaires Moirand, Dupré et Maniguet ont été retenues par la Commission du ministère de la Justice et que les trois dossiers vont être transmis à la Cour de Cassation.

Convaincu de l'innocence de ces condamnés, la Ligue ne doute pas que la Cour suprême ne répare les erreurs commises. Elle espère que Moirand, officier, condamné à 20 ans de travaux forcés pour trafic d'armes ; Dupré, réformé, condamné à 5 ans de travaux publics pour insoumission, et Maniguet condamné à 7 ans de travaux forcés pour une tentative de meurtre qu'il n'a pas commise, recouvreront bientôt l'honneur et la liberté.

Le « Libertaire » fut le premier à signaler, il y a environ six mois, cette erreur judiciaire. Mais, hélas ! son appel ne fut pas entendu.

Nous espérons également que les trois innocents seront bientôt rendus à la vie.

## L'OEIL

Ce matin-là, Alfred Lhermitte s'éveillait en retard. Les yeux encore gonflés de sommeil, les membres las, la tête lourde, il se dressa sur son lit, et, s'habituant à la demi-obscurité régnant dans sa mansarde, il s'aperçut que son réveil — le seul ornement de sa cheminée de garçon — marquait 7 h. 25.

C'était la troisième fois que cela lui arrivait au cours du même mois — une vraie fatalité ! — Depuis bientôt un an qu'il travaillait dans cette usine de miroiterie où chaque ouvrier, en entrant le matin à 7 heures, au coup de sifflet impérieux, accroché son jeton de présence au tableau.

Les deux premiers retards lui avaient valu avec un avertissement, la perte de sa demi-journée de salaire ; mais, cette fois, c'était le renvoi certain. Le patron n'admettait aucune excuse ; assis dans un confortable fauteuil, il vous recevait dans son bureau et vous réglait votre compte immédiatement.

L'heure, c'était l'heure ! Et pour tout le monde ; aucune dérogation.

D'ailleurs, à côté du tableau aux jetons de présence, une grosse horloge surmontant le coffre où se tient le balancier, l'imposait à tous.

Elle avait une façon insolente de vous regarder, cette horloge ! Son cadran blanc, derrière un magnifique verre bombé, semblait un gros œil féroce et inexorable sous le regard duquel, chaque jour, tout le monde passait en courbant un peu l'échine, comme sous le poids d'une malédiction !

C'était ce regard froid qui vous obligeait à entrer pour subir, pendant de longues heures, le bruit infernal des machines qui assourdissait et énervait ; et les poussières des meules d'émeri qui vous desséchaient la gorge et vous font moucher du cultré sale, et le mitrail qui ronge la peau et fait se cailler les dents.

Or, un jour, le verre de l'horloge fut cassé et s'écroula sur le sol avec des reflets d'argent ; on ne sut jamais comment, ni à cause de quoi.

Le patron, M. Maineau, un petit homme sec, sévère et borgne, le fit remplacer ; il le choisit lui-même parmi ses verres les plus purs et veilla à sa confection. Depuis ce jour, les ouvriers, entre eux, dénommèrent l'horloge « l'œil du maître ».

Alfred Lhermitte, plus que tout autre, avait senti peser sur lui l'obsession précise et métallique de l'œil.

De son lit, il voyait, là-bas, à l'usine, les aiguilles d'acier bruni qui avaient dépassé le chiffre fatal, sans s'y arrêter, hélas ! et qui lui entraient son triste destin dans les chairs.

Il frissonna ; puis, songeant aux perspectives douloureuses qui s'offraient à lui s'il était congédié, pressé aussi de chercher et de trouver, si possible, au plus vite, un emploi, il s'habilla, lissa ses cheveux en désordre et sortit.

Dehors, le froid sec lui cingla le visage ; il courut ; peut-être le patron ne resterait-il pas inflexible. Il comprendrait un moment d'oubli dans la tiédeur du lit — sur lequel il avait mis tous ses vêtements pour ne pas grelotter — lui demanderait un peu d'indulgence et lui promettrait de doubler son effort, pour rattraper son retard.

Il avait chomé si longtemps avant de trouver cette place, et il craignait tant de recommencer les longues randonnées, et les vaines attentes, sous le froid, auprès des ateliers et des usines où le personnel, répond un type hargneux et inhumain, est au complet !

Tout en songeant confusément à ces choses, Alfred Lhermitte était arrivé à l'usine. Dans le vestibule d'entrée, « l'œil du maître » semblait lui dire : « Trop tard, mon vieux ! Aujourd'hui, pas de pain pour les « faîneaux » !

Au loin, les machines ronflent ; les meules polissent les grandes vitres claires, devenues, sous le halo des courroies et des hommes, des miroirs étincelants.

Le bureau est à gauche, dans un petit pavillon isolé ; Alfred frappe timidement : il entre.

Un bon feu pétillait dans la cheminée de marbre blanc. Sur le bureau, des petits bibelots : l'encrier de bronze ciselé, un coupe-papier, tout en ivoire, arrondi au bout — ce matériel débonnaire n'est pas une arme — le téléphone, des livres que l'ombre rouge et dansante de la flamme semble lécher.

M. Maineau regarde le retardataire ; celui-ci baisse la tête et veut balbutier une excuse, mais une fugitive ressemblance traverse son esprit... « l'œil du maître... l'œil du maître... On dirait... mais oui... on dirait celui du vestibule... Comme l'autre, son regard est glacial, implacable !

L'œil regarde toujours Alfred Lhermitte ; sans cesser de fixer le malheureux, confus et affolé, M. Maineau, de ses mains indifférentes, ouvre le tiroir-casse et aligne, négligemment, quelques billes, sales et crasseuses, la paie de quatre jours.

Alfred Lhermitte, auquel on a conté autrefois l'accident survenu à l'horloge : son verre crevé, comme un œil... s'est emparé du coupe-papier d'ivoire... et, tel un chirurgien, sans hâte... au milieu des chaises renversées, des statuettes brisées, il opère...

Le coupe-papier est pareil, maintenant, à un poignard rouillé ; M. Maineau râle au milieu de son sang, de son sang rouge comme celui des autres hommes, de « ses » ouvriers, de « ses » domestiques... Sa respiration halète comme les courroies sur les poulies de bois et du même rythme que les hommes devant les machines.

Et le tapis de velours, parsemé de fleurettes rouges, semble teint d'une couleur plus vive.

Derrière le globe de verre défoncé, sur le cadran blanc, à l'intersection des aiguilles d'acier bruni qui, dans les usines, marquent ostensiblement le destin des serfs modernes Alfred Lhermitte, haineux, affolé, vengeur à collé, tout chaud encore, mais désormais sans regard, « l'œil du maître ! » le vrai !...

CLOVYS.

Pour soutenir  
votre « Libertaire »  
Amis lecteurs  
abonnez-vous !

## Haine et Amour

Deux sentiments opposés existant parallèlement à l'égard de deux classes adverses (bourgeoisie et prolétariat), ayant de profondes racines dans le cœur d'un grand nombre de militants révolutionnaires.

Deux inconsciences, aussi illogiques qu'arbitraires, dont se rendent très souvent complices les anarchistes. En effet : existe-t-il une mentalité supérieure chez l'ouvrier ? Je pense que non. L'indigence de l'un et l'opulence de l'autre a pu les former de manière dissimilable, entretenant la jalousie d'un côté et le mépris de l'autre, ils se réunissent malgré tout dans une identique lâcheté.

D'un côté, les bourgeois jouissent crânement de privilèges, dont la source impure souillée de tous les crimes, se féconde des larmes, quand ce n'est du sang versé par les producteurs.

De l'autre, nous voyons ceux-ci se lamentant continuellement sur leur misérable sort et ne faisant aucun effort pour en combattre les causes. Se contentant d'envier leurs bourreaux au lieu d'œuvrer à les supprimer, ils ne peuvent posséder l'esprit de révolte indispensable à cette action et, par voie de conséquence, n'ont donc, à franchise parler, que ce qu'ils méritent.

Mais pourtant, si d'un certain point de vue, en tenant compte de son ignorance, pour l'entretien de laquelle tout est mis en œuvre, il est assez naturel que devant sa grande détresse on arrive à oublier un sentiment justifié, il n'en est pas moins vrai que le principal facteur de sa déchéance, réside dans son égoïsme aussi féroce que celui d'un bourgeois.

Donc, sans fausse sentimentalité, ce ne peut être qu'indirectement, parce que, amants passionnés de la vérité et de la justice, que nous lutons pour lui. Toute exaltation à son égard n'est au fond que pure démagogie de politiciens exploitant sa crédulité naïve découlant tout naturellement d'un manque d'idéal, indispensable à toute action virile.

En dehors de toute classe, je ne vois que des hommes plus ou moins victimes d'institutions barbares, qu'il est du devoir de chacun de saper par tous les moyens.

P. CELTON.

## Soliloque d'un électeur

Tout de même, ce que les jours de fête sont tristes pour celui qui doit attendre le produit de son boulot pour manger.

Me voilà ! seul et presque fauché, déambulant au hasard, au milieu de gens qui braillent plus qu'ils ne rient...

Heureusement, que j'ai ma pipe, cela distrait un peu... Elle est belle ma pipe, on dirait celle d'Herriot...

Tiens ! voilà que sans le vouloir j'y pense à celui-là. Ah ! il m'a tellement trompé avec son bloc. Les belles phrases, les belles promesses ! moi qui ne voulais plus rien savoir pour le bulletin, tout de même, je me suis laissé faire.

Pour sûr que ça va changer cette fois !... Ah ! qui ! je t'en fiche, celui-là, comme les autres s'est payé ma tirelire. Moi qui voyais tout chamboulé ; les exploiters enrichis par la guerre allaient rendre gorge ; les révoqués, réintégré, et aussi l'Amnistie. Ça, c'était promis, j'en étais sûr. On allait rendre à leurs familles ces braves gens qui n'avaient pas voulu tuer, et mieux, l'on châtierait les assassins de Vingré et d'ailleurs.

Oui va, bonne bouille, penses-tu crétin, que ça puisse arriver ? De toutes ces bonnes et belles choses, que du vent. Il n'a rien fait. Si, il a fait comme les autres.

Ah ! tiens, tu peux y revenir, bluffeur, toi ou d'autres bonimenteurs d'étrades, la chaussette à clous ne sera pas fatiguée, oh ! oui ! pour sûr alors ! Mais, pendant ce temps-là, les Bouvet, les justiciers par geste ou par écrit, les déserteurs, tous ceux qui la crèvent en attendant que tous les pros, comme moi, aient compris la canaillerie de tous les blocs.

Jean LAPORTE,  
Ligue des Réfractaires.

## Nos Échos

### Raïles.

Les brutes — cent gaillards solides, dit le *Matin* — se sont précipitées de leurs autos-cars.

Elles se sont abattues sur ces lieux de plaisir facile où grouille, à Montmartre, une jeunesse avide d'ivresse. Les brutes ont fouillé, enlevé, péle-mêle, les minidettes en vadrouille et les prostituées en tournée professionnelle.

L'immense dépôt, le panier à salade, toutes les misères dont les « filles » du trottoir ont la lamentable habitude... Des jeunes filles ont été prises dans le tas. Et qui sait quels drames s'ensuivront ? Quelles catastrophes morales provoquera l'ignoble rade d'hier soir ? Imaginez l'inquiétude dans un foyer de prolétaires : la petite qui ne rentre pas... La colère du papa, au retour : toutes les suppositions ! Et combien d'enfants innocents seront ainsi poussés vers la prostitution, parce qu'elles auront été un soir raïlées dans quelque dancing montmartrois !

Votre responsabilité est lourde, Monsieur le Ministre de l'Intérieur, vous qui ordonnez encore de telles opérations.

### Journalisme.

M. Pierre Mac-Orlan a été reçu par Mussolini. Il a pu s'asseoir à la table du dictateur, l'interroger et l'entendre déclarer avec assurance, banalement : « Nous travaillons tous pour faire l'Italie plus grande, plus forte. Il faut toujours aller en avant, sans se préoccuper des risques ! »

Après l'interview, Benito Mussolini lui a tendu la main...

Et cela a suffi à Pierre Mac-Orlan pour affirmer : « Je n'ai pas eu le courage de parler de l'affaire Matteotti, mais maintenant j'en suis assez sûr cette affaire. L'homme avec qui je viens de causer pendant plus d'une demi-heure n'a pas donné l'ordre d'assassiner son adversaire. »

Conviction facile d'envoyé spécial d'un journal qui veut à tout prix innocenter le coupable. *L'Intransigeant* a publié cette interview.

Journalisme fasciste...

## Conseil d'administration du « Libertaire »

Réunion aujourd'hui, à 20 h. 30. Présence indispensable. Très important.

### Comité d'initiative de l'U. A.

Réunion aujourd'hui, à 20 h. 30, rue Louis-Blanc, 9. Les délégués sont instamment priés d'être présents, étant donné l'importance de la réunion.

## L'AGITATION ANARCHISTE

### GROUPE DE LILLE

Mercredi 11 février, à 19 h. 30 précises, chez Paul Thant, 1, rue du Sabot, premier étage, place Catinat, à Lille :

## GRANDE CONFERENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

sur

Les Crimes de l'Autorité

par Louis LOREAL

N. B. — Le Groupe manquant de salle actuellement, nous profiterons de la réunion pour envisager sérieusement la situation.

### GROUPE DE LILLE

Le vendredi 13 février, à 19 h. 30, salle Merlevède (« A la Cloche »), rue du Marais, à Canteleu-Lomme (face la rue Copernic) :

## GRANDE CONFERENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

sur

Les Crimes de l'Autorité

par Louis LOREAL

### GROUPE DE WATTELOS

Aujourd'hui à 19 heures, salle Vertrieux, 1, rue Blanche-Ballon :

## CONFERENCE

par Louis LOREAL

Sujet traité :

Les Crimes de l'Autorité

### GROUPE ANARCHISTE DE BORDEAUX

Vendredi 13 février, à 20 h. 30, Bar des Sports, 85, rue des Augustins, dans la salle habituelle du Groupe, le camarade

## Antoine ANTIGNAC

traitera le sujet suivant (à la demande de quel qu'un des camarades) :

Ni Action Française,  
Ni Communisme autoritaire,  
Ni Dictature bourgeoise :  
Anarchie !  
Individualistes, communistes « archistes », dissidents désabusés, seront accueillis avec une joie sincère.

### GROUPE DE LEVALLOIS

Jendredi 12 février 1934

## GRAND MEETING PUBLIC ET CONTRADICTOIRE

sur

La Faillite des Partis politiques

Ce que veulent les Anarchistes

par Pierre LE MEILLOR et PERROUX  
Maison Commune, 28, rue Cavé, à 20 h. 30  
Levallois

## LES SPECTACLES

Opéra. — 20 h. 30 : Padmavati ; Taglioni chez Musette.

Opéra-Comique. — 20 heures : Aphrodite.

Gaité-Lyrique. — Rip.

Trianon-Lyrique. — 20 h. 30 : Les Saltimbanques.

Comédie-Française. — Reprise des « Corbeaux ».

Odéon. — 20 h. 30 : Le Lion amoureux.

Porte-Saint-Martin. — Peer Gynt.

Atelier. — 14 h. 45 : L'Avare. — 20 h. 45 : La Volupté de l'Honneur.

Comédie des Champs-Élysées. — Le Mariage de M. Le Trouhadec.

Studio des Champs-Élysées. — Mademoiselle Julie ; Déjeuner d'Artistes.

Atelier. — Les Zouaves.

Nouvel-Ambigu. — Le Maître de Forges.

Théâtre des Arts. — Tota Muller.

Mathurins. — Natchalo.

Théâtre de l'Avenue. — Pépète.

CABARETS

Noctambules. — Hyspa, Cazol, R.-P. Groffe.

</



# A travers le Monde

## MAROC

### DECLARATIONS D'ABD EL KRIM

Il a expulsé complètement les Espagnols

Tanger, 8 février. — La « Chicago Tribune » continue à publier les déclarations qu'Abd El Krim, le fameux chef du Rif, a faites à son correspondant marocain, M. Scheane.

« Si l'Espagne, a déclaré Abd El Krim, abandonne sa prétention au protectorat, nous ferons avec elle la paix sur les bases suivantes :

« L'indépendance et la souveraineté nationale du Rif doivent être clairement reconnues.

« Tous les territoires, depuis la zone de Melilla jusqu'à la zone de Ceuta et avoisinant la côte seront attribués au Rif.

« Nous ne consentirons jamais au protectorat espagnol sur la moindre partie du Maroc, parce que la domination espagnole a été cruelle, inefficace et ruineuse pour notre peuple. Cependant, si l'on peut suggérer un compromis quelconque, tel, par exemple, que l'internationalisation des zones côtières, nous entrerons en discussion.

En dehors des villes de Ceuta et de Melilla qui, pratiquement, sont aujourd'hui espagnoles, le reste du Maroc devra être mis sous notre souveraineté ou être soumis à un règlement de compromis.

« Quand la paix sera établie, nous nous proposons de maintenir notre forme actuelle de gouvernement ; nous gouvernerons par le moyen de ce que vous appelez une monarchie absolue, car il a été démontré que cette forme de gouvernement est la meilleure pour notre peuple. Eventuellement, nous désirons transformer le gouvernement de notre peuple en monarchie constitutionnelle sur les bases libérales les plus larges. Toutefois, cela est impossible pour au moins une génération encore. Le nom de « République du Rif » est une dénomination profondément erronée ; nous n'avons jamais eu une république, nous n'avons pas en vue d'en établir une. République, tel est le nom que nous donnons à de petits groupes locaux, plus petits même que les tribus, et qui équivalent exactement à ce que sont les jantes espagnoles. »

« NOUS NE RECONNAISSONS PAS LE « SULTAN »

Le Rif ne reconnaît pas l'autorité du sultan Moulay Youssef, pas plus maintenant qu'il n'a jamais eue dans l'avenir. La souveraineté de Moulay Youssef sur le Maroc est un mythe dans lequel toutes les puissances ont résolu de croire, mais nous savons que Youssef est le prisonnier des Français et qu'il ne peut ni ne veut prendre aucune initiative en son propre nom. Nous ne voulons reconnaître la souveraineté d'aucun prisonnier, même si on lui donne le nom de « sultan ». En outre, le titre de Youssef au Maroc est douteux depuis que les Français ont déposé deux de ses frères et lui ont donné la souveraineté.

L'ATTITUDE ENVERS LA FRANCE

Notre attitude envers la France est purement amicale. Nous n'avons jamais eu de plus grand désir que d'entretenir des relations amicales avec la France et nous ne voulons pas attaquer le Maroc français. Pour moi, une guerre avec la France est inconcevable, à moins qu'on ne nous attaque ; dans ce cas, nous nous défendons ; mais c'est une éventualité trop éloignée pour qu'on puisse la considérer. Il n'est certainement pas dans l'intérêt de la France de nous attaquer. Nous tendons une main amicale à la France et espérons sincèrement que notre amitié sera acceptée.

Les escarmouches de frontières ne pourront être évitées que par le seul moyen d'une délimitation régulière de nos frontières.

ETATS-UNIS

CAPTURE MOUVEMENTEE D'UN VAPEUR ANGLAIS

Le vapeur britannique « Homesload » a été remorqué aujourd'hui dans le port de New-York par des garde-côtes américains, après un sérieux combat à la mitrailleuse, au cours duquel vingt-huit membres de l'équipage du vapeur anglais ont été capturés. Quelques-uns d'entre eux ont été blessés.

On croit que douze mille caisses d'alcool d'une valeur d'un million de dollars, qui se trouvaient à bord du paquebot anglais, ont été saisies par les autorités de la prohibition.

DEUX TRAINS ENTRENT EN COLLISION

New-York, 8 février. — Un télégramme

de Kansas City annonce que quatre personnes ont été tuées et au moins une quinzaine d'autres personnes blessées au cours d'une collision qui s'est produite près de Nearman, sur la ligne Missouri-Pacific, entre un train de voyageurs et un train de marchandises.

### INCENDIE ET EXPLOSION DANS UN STUDIO DE CINEMA

New-York, 8 février. — Deux personnes ont été tuées et vingt autres plus ou moins sérieusement blessées par l'explosion d'un réservoir contenant de l'ammoniaque, déterminée par un incendie qui éclata dans un studio de cinéma.

L'explosion a été si violente que les murs du bâtiment ont été renversés et que quelques personnes ont été ensevelies sous les débris.

Les dommages sont estimés à environ un million de dollars.

ANGLETERRE

UN ACCIDENT D'AVION A NYMPHE

Londres, 8 février. — Un avion commercial, lourdement chargé de marchandises, a eu de graves difficultés avec son moteur, au moment où il abordait la côte anglaise, cet après-midi.

Dans l'obligation d'atterrir en pleine bourrasque sur l'aérodrome de Lympe, n'a pu éviter une baie et a capoté.

Le biplan est détruit, mais l'équipage est indemne.

GRÈCE

DEMobilISATION DE LA CLASSE 23

Un télégramme d'Athènes annonce que, maintenant que le conflit gréco-turc au sujet de l'expulsion du patriarche Constantin a pris une tournure plus pacifique, le gouvernement grec donnera l'ordre de procéder à la démobilisation de la classe 23 et qu'à cet effet, un décret sera publié cette semaine.

HOLLANDE

A LA FEDERATION SYNDICALE INTERNATIONALE

Le Conseil général de la Fédération Syndicale Internationale s'est réuni hier à Amsterdam.

Son secrétaire, M. Oudegeest, a proposé de rompre les négociations avec les Russes en ce qui concerne l'adhésion de la Fédération à l'I.S.R.

Les délégués ont estimé qu'il est absolument inutile d'organiser à ce sujet un congrès mondial, comme le désirent les communistes.

LEURS DIVIDENDES

Rue du Faubourg-Saint-Honoré, M. Michel Lamarche, 64 ans, vouturier de la Compagnie générale de Navigation, 41, avenue de la République, conduisait son cheval par la bride. Le vouturier tombe, le cheval bute et s'écroule sur le vouturier, qui est grièvement contusionné.

M. André Vallet, 17 ans, 127, rue d'Orléans, est tombé d'un échafaudage, 10, rue des Sabons et a eu le bassin fracturé.

Eugène Guérin, 49 ans, plombier, demeurant à Villiers-sur-Marne, 14, rue Alexandre-III, tombe du toit d'un immeuble 160, rue Lecourbe. Il a succombé.

Un échafaudage s'écroule par suite de la rupture des cordages, à Saint-Romain-de-Lorps (Ardèche). Trois maçons sont précipités d'une hauteur de neuf mètres et grièvement blessés.

En voulant remettre sur une poulie une courroie de transmission qui s'en était échappée, M. Pierre Guillet, menuisier au moulin de la Rochelle, commune de Nort-sur-Erdre (Loire-Inférieure), fut happé par l'arbre de la machine et horriblement tué. On le releva la jambe droite arrachée, le bras droit broyé, le bras gauche fracturé et la tête tuméfiée. Le malheureux ne tarda pas à succomber.

LA REPUBLIQUE FEDERATIVE

Schéma du milieu social de demain fondé sur les bases solides du syndicalisme de la Chartre d'Amiens, cette brochure sans prétention littéraire a été mise dans les mains des travailleurs pour leur démontrer l'innanité des partis politiques et la valeur constructive indiscutable du syndicalisme révolutionnaire.

En vente à Paris, à la Librairie Sociale et, à Bordeaux, chez le camarade Edmond Daguerre, Union Autonome, 42, rue Lalande.

## Le congrès socialiste

Le parti socialiste S.F.I.O. a ouvert hier matin son congrès national à Grenoble.

On se demande pourquoi ce parti s'obstine à se faire appeler socialiste après la honteuse conduite de ses parlementaires ces derniers temps. C'est devenu un groupement d'intérêts, une ligue de partisans d'occuper les bonnes places.

Ils peuvent, dans leur congrès, parler de réformes sociales. C'est du pur bluff.

A la séance du matin, le trésorier Grandvallet a donné son rapport financier, et indiqué qu'il y avait 72.000 adhérents.

A la séance de l'après-midi, on adopte sans discussion le rapport du journal quotidien défunt : *Le Populaire*.

Personne n'a osé demander comment, avec 107 délégués gagnant 27.000 balles en plus de leurs ressources personnelles, un quotidien ne pouvait pas vivre. Il aurait pu avoir assez de rédacteurs et administrateurs sans rétribution aucune, et un peu de dévouement de ces députés aurait comblé le déficit.

Mais hélas ! le désintéressement n'est pas du ressort des politiciens. Payés comme députés, ils voulaient encore l'être comme collaborateurs, et le *Populaire* a sombré, immédiatement après les élections pourtant si favorables.

Mais personne n'a soulevé ces points. Un député du Tam, Sazaire, demanda que l'on réclame une subvention au gouvernement pour un quotidien, puisqu'on a voté les fonds secrets. Ce naïf avait pourtant raison. Il s'est fait agorner par ses collègues. Finalement, la question fut renvoyée à la commission administrative du parti.

Après l'on cause du remboursement des prêts faits par le parti socialiste belge au *Populaire*. Les élections belges approchant, il faut rendre l'argent.

Gaston Lévy fait un discours dans lequel il dit que la solution de la crise économique est internationale et non nationale.

Dumoulin palabre sur l'importance du conseil économique du travail.

Autre speech de Tom Shaw, secrétaire de l'Internationale socialiste, qui parle des dernières élections anglaises, mais oublie de causer du ministère MacDonald.

La séance a continué par l'audition de délégués étrangers.

Stafinsky déplore les crimes des bolchevistes. Sont-ils bien placés pour parler des crimes des autres ?

Arrachard et Lemaître sont arrivés à Kayes

Dallier, 8 février (14 h. 15). — Arrachard et Lemaître ont atterri à Kayes le 7 février à 14 heures. Ils ont demandé un mécanicien, un moteur de rechange et un démarreur.

Le matériel leur sera expédié par régulier mardi prochain, à 19 heures.

Kayes est située sur le fleuve Sénégal, à 600 kilomètres environ de Dakar, et à environ la même distance de Bamako, que les aviateurs avaient fixé comme but de leur étape. Un chemin de fer relie Kayes à Bamako.

En peu de lignes...

Un violent incendie détruit plusieurs immeubles

Moulins, 8 février. — Un incendie extrêmement violent, que l'on suppose avoir été allumé accidentellement, a complètement détruit dans le quartier de Nomazy plusieurs immeubles appartenant à MM. Etienne, peintre en voitures, et Haguais, suranne.

La gendarmerie procède à une enquête. Débitant. Les pertes, qui sont très importantes, sont couvertes en partie par une assurance.

L'amant indécis

Une jeune midinette, Germaine Veneuse, 19 ans, regagnait son domicile, rue de Turin, après avoir touché sa paye. Près du faubourg Saint-Martin, elle se laissa accoster par un jeune homme qui la suivait. Ils dînèrent ensemble et la soirée se termina dans un hôtel de la rue du Vert-Bois. Mais le lendemain matin, en s'éveillant elle ne trouva plus à côté d'elle son ami d'une nuit ni les 189 francs de sa semaine.

Prochaine tempête sur les côtes bretonnes

Lorient, 8 février. — On signale du gros temps à large. Les renseignements météorologiques parvenus aux autorités maritimes annoncent que la tempête va atteindre les côtes de la Manche, en Bretagne, et l'Océan.

Les sémaphores ont hissé les cônes indiquant le mauvais temps.

Ceux qui en ont marre

Mlle Marthe Schedelinger, 42 ans, venant de Maubeuge, où elle habitait, 2, rue

de la Butte, s'est tuée dans un hôtel, rue de Bellechasse, en se tirant deux balles de revolver dans la poitrine.

La rafle

Des rafles ont été opérées sur les boulevards, une trentaine de malheureuses filles et un étranger ont été arrêtés.

Et les filles s'en sont payées de la rigolade. Les braves gens !

Les querelles fratricides

A 21 h. 30, l'autre soir, rue Jeanne-d'Arc, Jules Durand, 31 ans, charretier, demeurant 75, même rue, a frappé d'un coup de couteau au mollet son camarade Jules Boudon, typographe, même adresse.

Les procès ont donc trop de sang qu'ils le versent entre eux ?

Arrêté, il a une fiole de teinture d'iode

Au commissariat Saint-Lambert, François Durcœur, arrêté pour vol de charbon, a absorbé une fiole de teinture d'iode. Il fut transporté à l'hôpital Necker, où son état fut jugé peu grave.

Tout ça pour trois malheureux bouts de charbon.

Le premier concert radiophonique au Maroc

Casablanca, 8 février. — Un poste privé a effectué, hier, le premier essai officiel de transmission radiophonique d'un concert au Maroc. Le Cercle de la Résidence, à Rabat, où Lyantey présidait le concert, fut relié par un circuit téléphonique au poste du docteur Veyre, à Casablanca, qui transmettait radiotéléphoniquement les morceaux joués à de nombreux auditeurs marocains.

A Casablanca, le docteur Voronoff

greffe un vieillard de soixante-douze ans

Casablanca, 8 février. — Le docteur Voronoff a pratiqué, en présence du corps médical marocain, la greffe de glandes intestinales sur un vieillard de soixante-douze ans, à l'hôpital civil de Casablanca.

La greffe avait été prélevée sur un singe du Cirque Carpi.

Le martyrologe du piéton

Mme Rosalie Eloi, 52 ans, rue des Marocaines, est renversée rue des Pyrénées par un tram et grièvement blessée.

Place de la Bastille, Mme Ernestine Lacombe, 42 ans, rue du Chemin-de-Fer, à Ivry, a été renversée par un taxi. Etat désespéré.

Vers minuit, boulevard Barbès, M. Auguste Duchet, 24 ans, plombier, 22, rue de l'Entrepre, à Saint-Ouen, tombe d'un tramway. Pris sous la remorque, il a les jambes brisées. Son état est désespéré.

Du rhum et des livres.

Henri Coly, 39 ans, infirmier, dérobait hier matin à un étalage d'épicerie, rue Monge, un litre de rhum. Aperçu, il fut arrêté, et l'on trouva sur lui une quinzaine de livres de philosophie qu'il venait également de s'approprier.

S'il avait eu la possibilité de vivre et de satisfaire son goût de l'instruction, aurait-il volé ? Et pendant ce temps, il y a des imbéciles qui possèdent de magnifiques bibliothèques aux livres desquelles ils ne touchent jamais.

Un qui a la dent dure

A l'angle des rues Descartes et Clovis, à la suite d'une discussion provoquée par la jalousie, le Marocain Elkanine ben Mohamed, 28 ans, menuisier, 24, rue des Fossés-Saint-Jacques, a eu l'index de la main gauche tranché d'un coup de dents par Ahmad Boirault, 26 ans, sans domicile connu.

L'affaire de Versailles

On recherche toujours les meurtriers du « vigile » Fernand Viot.

Une receveuse de tramway de la ligne Versailles-Louvres a fait savoir que, vers 5 heures, au pont de Sèvres, trois individus dont le signalement correspond à celui des trois inconnus avaient pris place dans la voiture. Les trois voyageurs paraissaient fatigués et inquiets : ils descendirent à la Concorde.

Le pain à 1 fr. 55 à Toulouse

Toulouse, 8 février. — Par arrêté du maire de Toulouse, le pain de consommation courante pesant au minimum 2 kilos sera vendu à raison de 1 fr. 55 le kilo à partir du mardi 10 février.

Les employés toulousains réclament le repos hebdomadaire

Toulouse, 8 février. — Les syndicats des employés coiffeurs, préparateurs en pharmacie, boulangers, cuisiniers, limonadiers, pâtisseries et bouchers, viennent de constituer un cartel intersyndical pour obtenir le repos hebdomadaire. Les syndicats confédérés ainsi groupés ont décidé de se prêter un mutuel appui pour obtenir satisfaction.

Pour se défendre

Châteauroux, 8 février. — La chambre

des mises en accusation a fait bénéficier d'un non-lieu M. Develon François, instituteur retraité à La Châtre-Langlin, qui, en décembre dernier, avait tué d'un coup de fusil son gendre qui le menaçait, après s'être introduit chez lui en brisant la porte fermée à clé.

Les visiteurs intéressés

Des cambrioleurs visitent quatre chambres de bonnes, boulevard Raspail, 80, et dérobent 5.000 francs d'objets divers.

Durant l'absence de Mlle Marie Henri, 30 ans, des inconnus s'introduisent dans son logement, 11, avenue des Gobelins, et dérobent 1.850 francs et 2.000 francs de bijoux.

Repris par le bague

On arrête boulevard National, à Ivry, Léon Desnos, 29 ans, évadé de la colonie pénitentiaire de La Motte-Beuvron (Loiret), qui avait dérobé une bicyclette sur laquelle il était venu à Paris.

Le pauvre tpe ira revoir le bague infernal.

Arrêté pour outrages aux agents

il se jette par la fenêtre

Arrêté pour outrages aux agents, à Sèvres, et amené au Palais de Justice, à Versailles, un Arménien, Mathieu Arevian, 18 ans, se jette par la fenêtre du premier étage.

Il a été transporté d'urgence à l'hôpital avec une fracture au crâne.

Ainsi se trouve en danger la vie d'un homme pour avoir engueulé deux flics.

Libre, il se pend

Bordeaux, 8 février. — M. Jean Dupouy, sorti le 30 janvier dernier de la maison centrale de Fontevault, où il avait fait trois ans d'emprisonnement, s'est pendu dans une remise. Il avait été condamné pour avoir, en 1921, à Bordeaux, tué sa femme à coups de revolver.

Ca n'avancera ni sa femme ni lui-même.

Débitante attaquée

Rouen, 8 février. — Deux inconnus attaquent et blessent grièvement à coups de revolver Mme veuve Laguel, débitante, et s'enfuient après avoir dérobé trente-cinq francs dans le tiroir-caisse. M. Crèveœur, qui s'était lancé à leur poursuite, a été blessé d'une balle au bras.

Toujours l'infanticide

Toulouse, 8 février. — Julie Papaix, 24 ans, habitant avec ses parents la métairie de Bordeneuve, commune de Verfeil (Haute-Garonne), a été arrêtée pour avoir tué à coups de sabot l'enfant qu'elle avait mis au monde le 10 décembre dernier. Le petit cadavre avait été enterré par la mère de la jeune fille dans un champ voisin. La mère sera poursuivie également.

Si la loi contre l'avortement et les mesures de préservation n'existaient pas, il n'y aurait pas d'infanticides.

Monsieur Julien

C'est un des gérants d'un célèbre restaurant, le restaurant « Chartier », la maison-mère, du faubourg Moimartre.

— Eh ! dites-donc Julien, les chiottes ne sont pas éclairées ?

— Eh ! Julien, on vous demande, y a un Calvados à verser ?

— Dites-moi, gérant ?... ou diable les gars ont-ils appris la politesse ?

— Y a donc pas de gérant ici, on m'a volé mon pardessus ?

— Monsieur Julien ?... j'ai un client qui s'est sauvé sans me payer !

— Eh là ! dites-donc gérant ? j'avais demandé une entrecôte à point, elle est carbonisée ?

— Hép, hép ! Monsieur Julien ?... qu'est-ce que vous pensez de la chance de Trois-pattes, j'ai mis vingt et vingt dessus, pour demain ?

— On faut-il mettre les carafes monsieur Julien ?

— Dites-donc, monsieur Julien, faut-il allonger la sauce pour les moules ?

— Le gérant, tonnerre de dieu ! y a donc pas de gérant ici... allez me chercher le patron !

— Julien !... où qu'est-ce qu'il est, Julien ?... c'est pas la peine de payer des gérants, eh Julien !... avez-vous Julien ?

— Pardon, monsieur le gérant, y a-t-il moyen d'avoir un bout d'avon ?

— Eh, monsieur Julien, la serviette du lavabo est sale ?

— Alors monsieur le gérant, qu'est-ce que vous pensez de la politique d'Herriot ?

— Eh ! monsieur Julien ?... Eh ! monsieur le gérant ?

K. X.

# Les Livres

Thierry SANDRE : *Le Chèvrefeuille* (éd. de la N.R.F.). — Marcel MILLET : *Sentir* (éd. des Humbles). — J.-J. BROUSSON : *Anatole France en pantaloules* (éd. Crés).

Comme chacun le sait, M. Thierry Sandre est le dernier bénéficiaire du Prix Goncourt. Poète, romancier, traducteur, M. Thierry Sandre est un écrivain fort actif dont la fécondité n'affaiblit d'ailleurs pas l'œuvre. Il déclarait au *Journal Littéraire* :

« Comme la plupart des anciens combattants, je mets les bouchées doubles, parce que nous savons ce qui nous pend au nez : une prochaine guerre, d'où nous ne reviendrons pas. » Ce qui prouve que M. Thierry Sandre est assez clairvoyant...

Le *Chèvrefeuille* est un roman bizarre et captivant. Captivant parce que M. Thierry Sandre est un bon romancier, au style souple et clair, qui sait se garder à la fois de la banalité et de la recherche horripilante. Bizarre parce que M. Thierry Sandre a une conception bizarre de la jalousie. En effet son héros a déserté pendant la guerre parce que... sa femme était jalouse et qu'il ne pouvait supporter la pensée de cet esclavage, et qu'il préférait fuir à l'étranger. Mais, naturellement, le romancier sait masquer cette outrance d'un sentiment sous

une analyse souvent juste et toujours agréable.

Parfois une note un peu patriotarde vous fait grincer les dents comme un grain de terre malencontreux qu'on trouverait en goûtant un bon fruit. M. Thierry Sandre n'est pas des nôtres. Mais c'est un écrivain de talent.

Le livre de M. Jean-Jacques Brousson sur Anatole France a suscité de vives polémiques. De nombreux admirateurs du père de Crainquebille ont traité de ragots les anecdotes que rapportait M. Brousson, et les moins violents ont trouvé que le livre paraissait tout au moins avant son heure. Certaines de ces véhémences et de ces indignations, telle celle de Georges Pioch, reposaient sur de trop respectables sentiments pour que nous puissions les blâmer. Mais pour nous qui voulons rester en dehors de ces discussions, nous dirons simplement que le livre de M. Jean-Jacques Brousson est fort intéressant.

Anatole France en pantaloules, c'est le dieu dépourvu de sa déité, c'est l'homme. Et c'est l'homme avec toutes ses faiblesses et tous ses égocismes. Bien entendu, vu dans l'intimité et dans la vie quotidienne, Ana-

tole France apparaît sous un jour beaucoup moins flatteur que vu à travers son œuvre. On y voit un grand talent et un petit caractère. Et c'est bien ce que nous avons toujours cru discerner en France.

Ceux que la figure d'Anatole France intéresse et inquiète, pourront lire ce livre qui s'intitulerait assez bien : *L'Envers du Décor*.

Marcel Millet vient de réunir, dans une plaquette éditée par *Les Humbles*, ses poèmes larges et vibrants comme des cris d'homme.

Inutile ici de présenter Millet, que tous nos amis connaissent. C'est un de ces artistes ardents dont l'affection sûre suffit à faire pardonner bien des choses à la triste vie quotidienne.

Marcel Millet, pour avoir trop connu la maladie et pour la trop connaître encore, hélas ! sent s'exacerber en lui l'amour de tout ce qui palpite et rit au soleil.

Des désirs de joie saine gonflent ses vers, malgré la mélancolie après qui perce et se lamente. Se lamente ? Non ! Le poète a vécu, a souffert, a pleuré. Mais l'homme est là, fier et tenace dans sa volonté de vaincre, de triompher. Et puis, l'orgueil d'être soi, d'avoir été soi, toujours, sans défaillance, n'est-ce rien ?

...J'ai vécu, j'ai connu les aventures acres où puiser, pour des années, l'orgueil du rêve, j'ai bu l'illusion, j'ai bâti sur le sable et je sais qu'il ne reste rien des conquêtes...

Et le poète conseille :

Sois jeune, sois aventureux, sois fort, Saisis la joie, ô camarade, et crache aussi, crache ta bile...

La vie attache l'artiste. Des visions se précèdent, drues et larges :

Au clair obscur d'une boutique de la petite ville, la nuque de cette femme du peuple.



